

Avant-propos

L'Islande est un pays qui a dû patienter longtemps avant d'obtenir le droit à l'autodétermination. Ce n'est en effet qu'en 1918 qu'elle a obtenu un statut d'autonomie au sein du Royaume de Danemark et en 1944, alors que la Deuxième Guerre mondiale battait encore son plein, qu'elle a pu accéder à l'indépendance pleine et entière. La contrepartie était toutefois d'accepter sur son sol l'imposante base militaire américaine de Keflavik, en dépit de l'hostilité d'une partie de la population qui considérait cette présence comme une atteinte à sa souveraineté.

La longue lutte du mouvement national pour obtenir le statut d'État a sans doute renforcé l'intérêt des Islandais pour l'histoire, d'autant que les fameuses sagas médiévales leur avaient montré que la culture autochtone avait des racines solides. Le 25 juin 2016, c'est d'ailleurs un historien de métier, Gudni Johannesson, maître de conférences à l'université d'Islande et spécialiste de la période contemporaine, glorieux contributeur à ce numéro, qui a été élu président de la République sous l'étiquette « indépendant ». On constate en outre que de nombreux écrivains islandais talentueux sont passionnés par le passé de leur pays, à l'instar du célébritissime romancier Arnaldur Indridasson, diplômé d'histoire et ancien journaliste. S'intéresser à la production historiographique islandaise n'est donc pas simplement une manière d'hommage à nos éminents collègues de l'université de Reykjavik, mais contribue à mieux faire comprendre la force du sentiment national dans la constitution d'une culture savante autochtone tout en montrant les influences extérieures, le plus souvent scandinaves ou anglo-saxonnes, dont elle s'est également nourrie.

La majorité des articles rassemblés dans ce numéro retrace ainsi le développement des principaux domaines de la connaissance historique en Islande jusqu'à l'époque contemporaine : l'histoire économique (Sveinn Agnarsson), l'histoire politique (Ragnheidur Kristjandottir), la micro-histoire (Sigurdur Gylfi Magnusson), l'histoire culturelle (David Olafsson et Olafur Rastrick), l'histoire du genre (Erla Hulda Halldorsdottir) et l'histoire des relations internationales (Gudni Johannesson). Deux contributions étudient pour leur part des champs chronologiques particuliers, l'histoire médiévale (Sverrir Jakobsson) et l'histoire moderne (Anna Agnarsdottir et Hrefna Robertsdottir). L'ensemble nous permet de la sorte d'avoir un regard global sur la production historique islandaise au travers des

âges, ce qui renforce l'intérêt de ce dossier qui plaira, nous n'en doutons pas, à nos fidèles lecteurs.

La rubrique « Mélanges » aborde quant à elle des thèmes chers à l'historiographie nordique contemporaine : l'histoire urbaine (qui a déjà fait l'objet d'un dossier spécial dans le numéro 16 de notre revue portant sur les villes médiévales en Scandinavie) avec l'article d'Aladin Larguèche sur le développement d'Oslo aux XVIII^e et XIX^e siècles ; l'histoire du genre avec la contribution d'Anna Cabanel sur deux universitaires norvégiennes qui ont dû batailler au début du XX^e siècle, malgré leur immense talent, pour obtenir la reconnaissance institutionnelle qu'elles méritaient ; l'histoire de la Première Guerre mondiale (en pleine renaissance depuis quelques années) avec une étude sur la présence de combattants norvégiens sur les différents fronts de la Première Guerre mondiale, quand bien même le tout nouvel État s'était déclaré neutre au début du conflit (Nikolai Brandal, Eirik Brazier et Ola Teige) ; l'histoire des vikings enfin avec une analyse très originale de Benoît Humbert sur une levée navale dans la Rus' ancienne vue au travers d'un document byzantin.

Pris dans sa globalité, ce numéro offre ainsi un regard actualisé sur les grandes tendances de l'histoire nordique telles qu'elles se dessinent dans la dernière décennie. Une fois de plus, nous avons donc le sentiment de faire œuvre utile.

Nous ne versons cependant pas dans l'autosatisfaction. En effet, pour des raisons de moyens budgétaires limités et de surcharge de travail imposée aux membres du comité de rédaction, nous avons du mal à réaliser toutes nos ambitions. Nous espérons que la patience de nos abonnés, mise à rude épreuve, trouvera à l'avenir sa juste récompense. Nous sommes déterminés, quoi qu'il en soit, à ne pas baisser les bras.

La rédaction

Foreword

Iceland is a country that had to wait a long time for the right to self-determination. It was only in 1918 that it obtained its autonomy status within the Kingdom of Denmark and in 1944, while World War II still in full swing, that it was able to reach full independence. As a counterpart, however, the country had to accept on its soil the massive US military base at Keflavik, despite the hostility of part of the population who regarded this presence as an infringement on its sovereignty.

The long struggle of the national movement for statehood has likely increased Icelanders' interest in history, especially since the famous medieval sagas had shown that their native culture had strong roots. On 25 June 2016, a professional historian, Gudni Johannesson, senior lecturer at the University of Iceland and a specialist in the contemporary period, and glorious contributor to this issue, was elected President of the Republic as an independent. Moreover, many talented Icelandic writers are passionate about their country's past, such as the famous novelist Arnaldur Indridasson, a history graduate and former journalist. Therefore, focusing on Icelandic historiography is not simply a way to honour our distinguished colleagues from the University of Reykjavik; it also helps us better understand the role that national feeling can play in creating a country's learned culture while being nurtured by the external influences, mostly Scandinavian and Anglo-American.

The majority of the articles in this issue thus retrace the development of the main areas of historical knowledge in Iceland until the contemporary era: economic history (Sveinn Agnarsson), political history (Ragnheidur Kristjandottir), micro-history (Sigurdur Gylfi Magnusson), cultural history (David Olafsson and Olafur Rastrick), gender history (Erla Hulda Halldorsdottir) and the history of international relations (Gudni Johannesson). Two other contributions examine particular chronological periods: medieval history (Sverrir Jakobsson) and early modern history (Anna Agnarsdottir and Hrefna Robertsdottir). This ensemble provides an overall view of Icelandic historical work through the ages, which we are sure will be of great interest to our faithful readers.

The *Varia* section addresses themes dear to contemporary Nordic historiography: urban history (already the subject of a special Issue 16 on medieval

cities in Scandinavia) by Aladin Larguèche on the growth of Oslo in the eighteenth and nineteenth centuries; gender history with Anna Cabanel's paper on two female Norwegian academics who, in the early twentieth century, had to fight to receive the institutional recognition they deserved despite their immense talent; the history of the First World War (a field experiencing a renaissance in recent years) with a study on Norwegian fighters on the various fronts, even though the brand new state had declared itself neutral early in the conflict (Nikolai Brandal, Eirik Brazier and Ola Teige); and the history of the Vikings finally with a very original analysis by Benoît Humbert on naval conscription in Old Rus' seen through a Byzantine document.

Taken as a whole, this number thus offers a very up to date look at the major trends in Nordic history that have emerged in the last decade. Once again, we feel that this journal is providing useful and important research.

However, we will not fall into complacency. Indeed, due to limited financial resources and the heavy workload imposed on members of the editorial board, we have a difficult time accomplishing all our ambitions for this journal. We hope that the patience of our subscribers, rather put to the test, will be rewarded in the future. We are determined not to give up.

The Editors